

« Le duc de Bellune, une douzaine de mille hommes de toutes armes.

« Enfin, le duc de Trévise, qui est à Langres, une douzaine de mille hommes de toutes armes.

« Ces quatre corps, après avoir retardé l'ennemi et lui avoir disputé le terrain si celui-ci marche décidément sur Paris, pourront arriver avant lui dans une position devant Paris où ils seront rejoints par une soixantaine de mille hommes, soit de la garde, soit autres, et nous pourrons avoir une centaine de mille hommes à Paris; on y joindrait 20,000 gardes nationaux; enfin, on aurait à Paris assez de fusils pour armer une trentaine de mille hommes.

« On pourrait donc avoir, vers la mi-février, en avant de Paris, une armée de 120,000 hommes, en laissant une garnison de 30,000 hommes dans la ville.

« En tout état de cause, il faut prendre les mesures convenables et, dans aucun cas, n'admettre l'abandon de Paris.

« Il faut donc faire venir, entre Paris et la Loire, tous les dépôts afin de les compléter à Paris; tous les cadres des soldats du train d'équipages militaires, ainsi que le matériel d'artillerie non armé, afin d'avoir une immense supériorité d'artillerie sur l'ennemi.

« Il faudrait faire reconnaître, par des officiers du génie discrets, toutes les hauteurs de Paris à occuper, ainsi que les ponts de la Seine et de la Marne, et étudier la position que devrait prendre l'armée. Par ce moyen, la garde nationale de Paris, avec soixante pièces de canon, assurerait la ville; la garde nationale de Saint-Cloud et de Versailles, les ponts de Saint-Cloud et de Sèvres; la garde nationale de Meaux, les ponts de Meaux, Corbeil et autres.

« **Résumé.** — Ne jamais faire aucun préparatif pour quitter Paris, et s'ensevelir sous ses ruines, s'il le faut.

« Faire venir les cadres qui se trouvent dans les places fortes, et les diriger sur Paris pour les compléter avec la conscription de 1815 et tout ce qui arrivera, de manière qu'il ne reste dans les places qu'autant de cadres de bataillon qu'on aura de fois 800 hommes.

« Diriger toute la conscription et tous les hommes qui étaient destinés pour les places de la Moselle et des Ardennes sur Paris, y établir de grands ateliers d'habillement, de gibernes, de sorte qu'on puisse y habiller une grande quantité de monde.

« Réunir à Paris un millier de pièces de canon, deux ou trois cent mille coups de canon, huit à dix millions de cartouches. Aussitôt que le comité de défense aura présenté un projet de défense pour Paris, et que l'Empereur l'aura adopté, il n'y aura plus d'inconvénient à entasser le matériel à Paris.

« Il faut faire en petit le même mouvement à Lyon, déclarer qu'on ne laissera jamais entrer l'ennemi à Lyon, y former un comité de défense, faire venir une centaine de pièces de Toulouse et de Toulon, et agir de la même manière.

« Aussitôt que le plan sera adopté, l'Empereur le fera connaître pour donner l'impulsion à la nation, et que chacun soit convaincu qu'on fera tout ce qui est nécessaire pour la défense de Paris et de Lyon. »

En résumé, le projet de Napoléon consistait à renoncer à la défense de la frontière, à faire refluer lentement vers Paris tous les détachements éloignés, et à rassembler sur une position centrale toutes les forces dont il pouvait disposer.

La défense de la France allait donc se concentrer autour de Paris et de Lyon. Cette combinaison avait l'inconvénient d'abandonner à l'invasion un vaste territoire; mais Napoléon regardait cette mesure comme une nécessité imposée par les circonstances. Il comptait, d'ailleurs, sur la résistance de la capitale et sur le patriotisme de la pro-

vince, pour soulever les populations derrière l'ennemi dès qu'il aurait réussi à lui infliger une défaite.

Ses dispositions étaient à peine prises, que les événements se succédèrent avec rapidité.

Vers la fin de janvier, l'armée du Nord, formée des corps de Bülow et de Wintzingerode, avait repris la Hollande, traversé la Belgique et refoulé Macdonald par Aix-la-Chapelle et Liège, sur Namur. (V. *planche XXXVIII.*)

L'armée de Silésie, après avoir passé le Rhin entre Mannheim et Coblenz, avait investi Mayence et dirigé sa gauche sur Nancy.

Le centre avait contraint Marmont de reculer jusqu'à la Sarre, puis jusqu'à la Moselle, où il se mit en communication avec Ney et Victor, qui avaient été repoussés de leur côté.

La droite de Schwarzenberg, sous Wittgenstein, avait franchi le Rhin à Brisach, traversé l'Alsace et les Vosges. Victor avait essayé de l'arrêter à Épinal et à Saint-Dié; mais trop faible pour obtenir un résultat, il s'était replié sur Nancy, où il s'était joint à Ney. Tous deux s'étaient retirés derrière la Meuse, à Vaucouleurs.

Le centre de la grande armée alliée s'était avancé par Neuchâtel sur Besançon, Auxonne, Dijon et Langres.

Mortier avait voulu lui disputer Langres, avec une division de la garde. Mais, inférieur en nombre, il avait été forcé de l'évacuer, de se retirer sur Chaumont, puis sur Bar-sur-Aube et, après un combat acharné, sur Troyes.

La gauche, commandée par Bubna, avait traversé la Suisse, occupé le Jura et gagné la Saône.

Ces mouvements avaient pour but la réunion de Schwarzenberg et de Blücher sur la Marne, puis une marche en commun sur Paris.

On sait comment Napoléon, ayant rallié ses maréchaux à Châlons et Vitry, commença, entre la Seine et la Marne, cette série de manœuvres célèbres qui devaient arrêter

l'ennemi pendant près de deux mois et lui infliger de si rudes défaites.

Le 27 janvier, le centre de Blücher, isolé des autres corps, fut battu à Saint-Dizier.

Le 29, Blücher, atteint à Brienne, fut forcé de reculer sur Bar-sur-Aube, mais n'en effectua pas moins sa réunion avec Schwarzenberg le 31.

Le lendemain, 1^{er} février, Napoléon livrait à la Rothière, avec 36,000 hommes et 110 pièces, une bataille acharnée à 132,000 Prussiens appuyés par 280 pièces. Vaincu, il se retirait sur Troyes, pour y attendre une circonstance favorable, que les armées alliées n'allaient pas tarder à lui offrir.

Croyant avoir détruit nos dernières forces, ces armées se séparèrent, en effet, dans les premiers jours de février et se portèrent sur Paris par deux lignes d'opérations distinctes, les vallées de la Marne et de la Seine.

Napoléon, assurant ses communications sur la capitale, se plaça entre ces deux masses et détruisit successivement trois corps de l'armée de Silésie : à Champaubert le 10 février, à Montmirail le 11, à Château-Thierry le 12, et à Vauchamps le 14.

Rétrogradant alors pour réunir ses troupes à celles de Victor et d'Oudinot, que Schwarzenberg avait refoulées sur l'Yères, il reprit l'offensive contre les Russes et les Autrichiens et leur infligea, à Mormans le 17 février, à Montereau le 18, à Méry le 21, une succession d'échecs qui les rejetèrent sur Bar-sur-Aube.

Pendant ce temps, Blücher avait rallié ses corps et s'était dirigé sur Meaux, contenu à grand peine par Mortier et Marmont, qui réussirent cependant à le repousser sur la Ferté-sous-Jouarre, puis au delà de la Marne, et à l'arrêter sur l'Ouercq, après deux violents combats.

Napoléon partit alors de Troyes pour rejoindre ses deux maréchaux, par Sézanne et la Ferté-Gaucher, et leur fit reprendre l'offensive contre Blücher, qui reculait en

désordre sur Soissons. Il comptait l'acculer à l'Aisne, et détruire son armée sous les murs de cette place, quand celle-ci, mal commandée, capitula le 9 mars.

La faute du commandant de place de Soissons décida peut-être du sort de la campagne. Elle permit à l'armée de Silésie, déjà vaincue et décimée, de se réunir à celle du Nord, qui venait d'enlever Soissons et d'arrêter Napoléon. Ce dernier fut alors forcé de modifier ses projets. Il chercha à tourner par sa gauche la nouvelle masse qu'il avait devant lui, et à menacer ses communications avec la Belgique.

Malgré son infériorité numérique, il la battit à Craonne le 7 mars, et la poursuivit jusqu'à Laon, où il lui fallut renoncer à triompher, avec 30,000 jeunes soldats, d'une armée de près de 100,000 hommes, établie sur une position inabordable. Marmont, sur lequel il comptait pour la tourner, ayant été vaincu par des forces supérieures et forcé de repasser la Marne, l'Empereur dut renoncer à déloger l'ennemi de Laon. Il se reporta alors vers la Marne par Reims, qu'il enleva à une division russe, et s'y arrêta pour donner à ses soldats un repos nécessaire. En prenant cette direction, Napoléon se réservait encore la faculté de manœuvrer sur une ligne intérieure et d'accabler celui des groupes ennemis qui s'exposerait à ses coups. Cette occasion ne devait pas tarder.

En apprenant sa retraite sur Reims, Schwarzenberg, qui depuis dix jours n'avait pas osé dépasser Troyes, reprit sa marche, le 14 mars, vers Arcis-sur-Aube; mais l'annonce de l'arrivée de Napoléon suffit à le faire reculer jusqu'à Brienne.

Après six semaines de lutttes et d'efforts, nos ennemis n'étaient guère plus avancés qu'à leur arrivée sur la Marne. Malheureusement ils s'étaient rendu compte de la faiblesse de nos effectifs et des défauts de leurs combinaisons. L'ordre fut donné aux armées de Silésie et de Bohême de se réunir et de reprendre leur mouvement sur Paris.

Le rendez-vous était à Châlons ou à Vitry. Schwarzenberg y marcha par Arcis, où Napoléon l'arrêta en lui disputant les ponts de l'Aube. Mais, devant la masse de ses forces, il dut rétrograder.

Désormais, la situation allait changer; l'Empereur ne pouvait plus continuer son système de défense, sans être resserré entre deux armées ennemies, très supérieures en nombre. Ses victoires d'ailleurs commençaient à l'épuiser.

C'est alors qu'il conçut le projet audacieux de se porter par Saint-Dizier sur la haute Meuse, d'y rassembler tous les renforts qu'il pourrait tirer des garnisons de Lorraine et d'Alsace, de soulever les populations et de couper les communications ennemies.

Ce mouvement fut commené le 22. Mais une dépêche interceptée en donna connaissance aux souverains alliés. Ceux-ci, confiants dans leur force, se contentèrent de faire observer Napoléon par un corps détaché, sans modifier leur marche. Déjà, la réunion de leurs armées avait eu pour effet de le séparer de Marmont et de Mortier.

Il lui fallut, dès lors, renoncer à sa combinaison et rassembler ses débris à Troyes, pour se porter sur la rive gauche de la Seine et essayer encore de disputer sa capitale à l'étranger.

Il était malheureusement trop tard. A peine avait-il atteint Fontainebleau, que Paris était livré. Napoléon songea alors à reporter la défense sur la Loire, à y rassembler les troupes de Soult, de Suchet, d'Augereau, du prince Eugène, et à en former une masse de 150,000 hommes, avec laquelle il aurait manœuvré, entre les places de la frontière, sur les communications des alliés, jusqu'au moment où il les eût forcés à revenir sur leurs pas.

Mais, en occupant Paris, ceux-ci avaient abattu sa puissance. Le pouvoir ne lui appartenait déjà plus. La campagne était finie. L'offensive des armées étrangères, secondée par une supériorité numérique écrasante, avait triomphé des opérations défensives les plus habiles.

Observations. — L'exposé succinct des événements de 1814 a déjà permis d'apprécier les causes du résultat final de cette campagne. Il doit suffire également à juger le système de défense de Napoléon.

On l'a blâmé d'être tombé d'abord dans une de ces fautes qu'il avait quelquefois reprochées à ses maréchaux, la dissémination des forces en groupes isolés sur la frontière. Mais quand on lit sa correspondance, quand on approfondit les faits, on voit que cette mesure était commandée par les circonstances. Comment, en effet, aurait-il eu le temps de rassembler ses troupes de dépôts, les divisions d'Espagne et les faibles éléments dont il disposait, s'il n'avait pas retardé la marche de l'invasion, en lui opposant les débris de vieux soldats qui lui restaient. Ce fut la situation des premiers jours de 1814 qui lui inspira sans doute l'ensemble de ses combinaisons. Et l'on peut aujourd'hui résumer comme il suit la défense de la France, dans cette année néfaste :

Abandon à l'ennemi des zones frontières et des lignes de défense qui s'y trouvent.

Retraite lente et concentrique des corps d'observation postés sur la frontière.

Rassemblement des forces sur une position centrale, entre la frontière et la capitale.

Manœuvres offensives sur une ligne d'opérations intérieure, contre tous les corps ennemis qui peuvent être assaillis avec avantage.

Attaques incessantes et énergiques sur les points faibles de l'ennemi.

Soulèvement des populations sur ses derrières.

Tentatives pour couper ses communications.

C'était une défense essentiellement active, et elle aurait probablement triomphé, sans une trop grande disproportion de forces.

VIII. — Troisième invasion.

L'année suivante eut lieu la troisième invasion. Ce fut une époque plus terrible encore. La défense de la France se borna à des prescriptions qui ne furent guère observées et à deux batailles, dont l'une fut terminée par un succès, l'autre par un désastre.

Au point de vue qui nous occupe, la campagne de 1815 nous offre encore un exemple de défensive active. Ce fut Napoléon qui prit, sur la frontière du Nord, l'initiative des mouvements; et tout porte à croire que, malgré ses faibles moyens, il aurait de nouveau vaincu, sans une faute tactique qui le priva d'un corps entier au moment décisif.

Quant aux mesures prescrites, elles sont encore bonnes à rappeler. Elles comprenaient, indépendamment de l'organisation des forces :

La création de trois comités chargés d'organiser la défense du Rhin, de Landau à Huningue; puis celle des Vosges; enfin, celle du Jura et des Alpes.

La construction d'ouvrages fortifiés sur tous les passages de la frontière.

L'affectation des gardes nationales de la frontière à la défense de ces ouvrages.

La création de quatre armées : du Nord, de la Moselle, du Rhin et des Alpes et de trois corps d'observation du Jura, du Var et des Pyrénées.

La mise en état de défense de Langres, Dijon, Maubeuge, La Fère, Soissons, Château-Thierry, Saint-Quentin, Laon, Reims, etc.

La formation de corps francs dans les départements frontières, avec mission de se placer sur les derrières de l'ennemi pour intercepter ses convois, ses courriers et tous ses hommes isolés.

La répartition des gardes nationales de l'intérieur dans les armées.

L'occupation d'une position dans la Basse-Alsace et d'une autre près de Longwy, Thionville ou Sarrebruck, toutes deux reliées par Bitche.

Enfin l'organisation défensive de Paris et de Lyon.

Ces mesures étaient complétées par des instructions dans lesquelles on relève les détails suivants :

« Instructions à renouveler aux généraux pour la défense
« des Vosges, de l'Argonne, du Jura et des Alpes.

Paris, 9 mai 1815.

« Il est des cas où les Vosges sont la retraite de l'armée
« du Rhin, mais il en est d'autres où les Vosges menacent
« les derrières de l'armée de la Moselle. J'attends donc
« que la nature de la guerre qu'on devra faire soit mieux
« déterminée. La même chose devra se faire pour la forêt
« de l'Argonne.

« Mais il est important que, pour l'une et l'autre de ces
« deux positions, il y ait..... des officiers du génie et de
« l'artillerie, et qu'ils soient chargés de reconnaître et de
« fortifier tous les défilés.

« Il est nécessaire que le général Girard veille
« lui-même à la mise en état de défense des Vosges; le
« général Vandamme, à la mise en état de l'Argonne; le
« général Rapp, aux redoutes et points fortifiés à établir
« le long du Rhin; et le général Lecourbe, à Belfort et à
« tous les passages du Jura, etc. »

« Instructions à donner aux généraux chargés des com-
« mandements territoriaux et du commandement des
« gardes nationales.

Paris, 12 mai 1815.

« Les lieutenants généraux commandant les divisions

« militaires ne s'enfermeront pas dans les places, qui
« doivent toutes avoir leur commandant; mais ils sont
« destinés, avec les maréchaux de camp commandant les
« départements, etc., à se tenir toujours dans l'enceinte
« de la division militaire, en prenant une position qui
« sera désignée par le général en chef, de manière à tenir
« le plus longtemps possible le territoire et à rester à
« portée de prendre toutes les mesures convenables pour
« insurger la population et présenter le plus d'obstacles à
« l'ennemi. »

C'était donc, toujours et partout, la défensive la plus active, la plus énergique, la plus opiniâtre. Malheureusement, la défaite de Waterloo rendit ces efforts inutiles. Néanmoins, les principes qui devaient servir de guide pour la défense de la patrie avaient été nettement posés. Dans des circonstances semblables, il n'y avait plus qu'à les appliquer. Il nous reste à voir comment ils le furent en 1870, à cette époque plus néfaste encore, où, après six mois de revers, la France devait se voir arracher ses deux plus chères provinces et subir pendant quatre ans, après les douleurs de l'invasion, celles de l'occupation prussienne.

IX. — Défense de la France en 1870-1871. — Quatrième invasion.

Au début de la campagne de 1870, l'idée de la défensive n'existait pas. Elle surgit après les défaites du 6 août, et elle se trouva de suite en présence d'une concentration défectueuse, qui devait exercer sur la suite des événements une fatale influence.

On a vu que cette répartition de nos forces en groupes isolés, sur une frontière de 260 kilomètres, avait eu pour causes l'oubli des principes, une fausse appréciation de la durée des concentrations allemandes et une erreur absolue sur la valeur du mode de rappel de nos réserves.

On a vu aussi qu'elle eut pour conséquence la désorganisation successive :

A Wissembourg, d'une division de.....	8,000 hommes.
A Frœschwiller, d'un corps d'armée de.....	45,000 —
A Spickeren, d'un corps d'armée de.....	30,000 —
Et la démoralisation de deux corps, les 5 ^e et 7 ^e , environ.....	50,000 —

C'était la ruine d'une armée de 133,000 hommes.

Quel parti n'aurait-on pas tiré de ces éléments, s'ils avaient été rassemblés pour la lutte?

Quoi qu'il en soit, lorsque la nécessité de la défensive devint une réalité, elle se combina, dans l'esprit de Napoléon III, avec des préoccupations politiques qui étaient légitimes, sans doute, mais qui devaient être un malheur pour l'armée. De là le projet de reculer jusqu'à Châlons, d'y concentrer les forces disponibles et d'abandonner sans nouveaux combats la ligne des Vosges, celle de la Moselle, celle de la Meuse et l'Argonne. Comme en 1814, la défense de Paris semblait dominer toute autre considération. Mais les circonstances étaient différentes; on revint sur ce projet et, tandis que le souverain se rapprochait de la capitale, l'armée de Metz resta livrée à elle-même sur la Moselle.

Appuyée à un camp retranché qui formait double tête de pont, couverte par une ligne de défense, forte de 170,000 hommes, composée de vieux soldats, commandée par des chefs d'une bravoure et d'une expérience incontestées, cette armée pouvait trouver dans les combinaisons d'une défensive active une noble et fière mission. En maintenant ses communications avec l'intérieur, elle était sûre de se voir renforcée et soutenue. En attaquant l'ennemi avec vigueur, avec opiniâtreté et en masses, sur l'une ou l'autre rive, elle était certaine de lui infliger des pertes sensibles et d'arrêter ses progrès. En se contentant

de choisir son terrain et de guetter l'occasion, elle pouvait prétendre à quelques succès.

Mais la défensive passive l'emporta. De là, nos batailles indécises du 14 et du 16 août, notre défaite du 18, notre investissement dans le camp retranché de Metz, et finalement l'impuissance, le manque de vivres et la capitulation.

A Châlons, pendant ce temps, se rassemblait une seconde armée qu'on dirigeait sur Sedan. En apparence, c'était de la défense active. Mais, en réalité, cette armée, composée de soldats dont la majeure partie n'étaient plus, pour quelque temps, en état de tenir la campagne, ne songeait pas à attaquer. Rejoindre le maréchal Bazaine en évitant les masses allemandes semblait son unique but, et c'était là un rôle passif, rôle obligé sans doute, mais qui ne pouvait la conduire qu'à une catastrophe.

Jusqu'à la défaite de Sedan et la chute de Metz, le système de défense adopté était donc sans résultats possibles, car il violait le principe de la concentration des forces et se laissait influencer par des considérations politiques, au moment où la question militaire devait primer tout le reste; il négligeait toute espèce de combinaison active et se bornait à des actes passifs devant un ennemi plein de confiance et de résolution; enfin il ne prenait l'initiative des mouvements que pour tenter une opération sur une ligne extérieure, excentrique, avec des masses supérieures sur le flanc et les derrières de l'armée.

Après la chute de l'Empire, la défense de la France se concentra dans celle de Paris, et la première pensée du commandement fut d'y rassembler tous les contingents disponibles. C'était encore le contraire de la défensive active.

La capitale, en effet, allait être investie. Y rassembler une armée, c'était l'immobiliser.

Napoléon l'avait dit en 1815 : « Les troupes actives ne « doivent pas s'enfermer dans les places, mais bien